

	liv. sterl.
En coton . . . . .	195,460
Articles divers des îles autres que ceux ci-dessus . . . . .	3,226,595
TOTAL . . . . .	<u>10,387,144</u>

Les exportations pour tous autres lieux que le Royaume-uni ou ses possessions, en faisant entrer dans cette évaluation la consommation des colonies ont été,

	liv. sterl.
En sucre . . . . .	259,230
En rum . . . . .	759,192
En café . . . . .	43,737
En articles divers . . . . .	7,067,237
TOTAL . . . . .	<u>8,129,396</u>

Ces évaluations résultent de la quantité et des prix des denrées ; ainsi

Le sucre, à 34 schellings le quintal, a donné, tant pour l'exportation en Angleterre que dans les ports étrangers . . . . .	liv. sterl. 5,550,875
Le rum, à 2 schell. 6 deniers, celui de la Jamaïque, et 2 schellings les autres, a donné <sup>1</sup> . . . . .	1,503,048
Les mélasses, à 20 schell. le quintal . . . . .	115,440
Le café à 7 deniers la livre . . . . .	973,326
Coton, 9 deniers la livre . . . . .	195,461

<sup>1</sup> Le schelling vaut de 24 à 25 sous tournois, et le denier anglais est de 2 sous tournois.

	liv. sterl.
Piment 6 deniers la livre . . . . .	67,015
Articles divers tels que bois de Mahogany, de Campêche, fustic, gayac, gingembre, bétail, moutons, porcs, volaille, fruits, blé d'Inde, herbe de Guinée, etc. . . . .	10,111,376

TOTAL de la valeur des exportations des Antilles, y compris Honduras et la consommation des habitans des îles en fruits, légumes et subsistances . . . . .

18,516,540

On voit encore, par les états qui nous fournissent ces renseignemens, qu'à la même époque les mêmes établissemens offraient une population générale de soixante-quatre mille neuf cent quatre-vingt-quatorze blancs ; trente-trois mille quatre-vingt-un individus de couleur libres ; six cent trente-quatre mille quatre-vingt-seize nègres cultivateurs. Total des individus, sept cent trente-deux mille cent soixante-onze ;

Qu'il y avait un million trois cent un mille quatre-vingt-dix-sept acres de terre en culture ; trois millions huit cent six mille six cent quatre-vingt-dix-huit acres incultes ; une navigation coloniale de vingt mille trois cents tonneaux ; Que la valeur des productions en

liv. sterl.  
total était de . . . . . 18,516,540

Les exportations dans le royaume-	liv. sterl.
uni de . . . . .	10,387,144
Dans tous autres ports de . . . . .	800,716
TOTAL de l'exportation. . . . .	<u>11,187,860</u>

Que la Grande-Bretagne importait dans ces mêmes établissemens pour une valeur en marchandises de ses fabriques de l'Inde. . . . .	5,979,940
Et que tous les autres ports étrangers ou autres y portaient pour. . . . .	<u>1,630,796</u>
TOTAL des importations dans ces établissemens. . . . .	<u>7,610,736</u>

Nous ne pousserons pas plus loin ces détails statistiques, ils suffisent à notre objet; passons aux dernières acquisitions des Anglais.

Tabago, qui a donné son nom au *tabac*, fut occupée par les Hollandais dès 1652; les Français s'en emparèrent depuis, et c'était la plus ancienne colonie qu'ils eussent en Amérique. Les Anglais, qui en avaient déjà été maîtres, la reprirent sur les Français en 1756; ils l'obtinent à demeure par le traité de 1763. Nous la leur reprîmes dans le cours de la guerre d'Amérique septentrionale, en 1781; ils s'en sont remis en possession dans la guerre de la liberté en 1793. Par le traité d'Amiens, ils nous l'avaient rendue; mais ils la reprirent, et elle leur est restée.

L'air y est salubre, les ouragans n'y sont pas communs, le sol est bon, le pays boisé et bien arrosé.

Deux rades sous le vent peuvent recevoir des vaisseaux de toute grandeur: des embarcadaires commodes entourent toute l'île. On peut de là se porter promptement dans toutes les échelles des Antilles: il n'en serait pas de même du retour, toujours contrarié par les vents. Tabago, par son voisinage de la Trinité, peut en recevoir des animaux pour sa subsistance. C'est aussi une excellente station pour la contrebande du continent<sup>r</sup>.

Quelques écrivains assurent que, malgré les soins que nous nous étions donnés pour franciser cette colonie, entièrement peuplée d'anciens sujets de la Grande-Bretagne, nous n'avions jamais pu détacher ses habitans, ni de cœur, ni de rapports commerciaux, de leur ancienne métropole. On en conclut que le sacrifice n'a pas dû être grand de laisser à Tabago ses anciens maîtres. Puissent les Anglais en agir de même à l'égard du Canada, dont les habitans sont, au dire de tous les voyageurs, restés attachés de cœur à la mère-patrie!

Tabago offrait à peu près, à l'époque où les Anglais s'en emparèrent en 1793, une population de quatre cents blancs, et de huit mille nègres esclaves.

Ils exportaient vingt mille deux cent cinquante

<sup>r</sup> Voyez pour l'histoire de l'île de Tabago, le *Voyage à la Trinité*, en 1807, de M. Dauxion Lavaysse, tome 1; et l'*Histoire philosophique des deux Indes*.

quintaux de sucre brut, valant 750,000 fr.<sup>1</sup>; cent cinquante-neuf quintaux de café; douze mille trois cent dix-huit quintaux de coton; quarante-cinq quintaux d'indigo; et pour 30,000 fr. à peu près d'autres objets.

On comptait dans l'île, en 1803, d'après M. Dauxion Lavaysse, quatre cents blancs, six cents individus de couleur libres; dix-sept mille cinq cents nègres cultivateurs. Total, dix-huit mille cinq cents habitants.

Terres cultivées, trente-quatre mille quatre cents acres;

Terres abandonnées ou incultes, vingt-quatre mille trois cent soixante-treize acres;

Terres en réserve, deux mille cinq cents acres.

Total général de l'île, soixante-un mille deux cent soixante-treize acres de terres.

On récoltait deux cent soixante-quatre mille quintaux de sucre à 65 francs le quintal; c'était 17,160,000 fr.; le rum fabriqué s'élevait à onze mille poinçons de chacun cent dix gallons, valeur 4,400,000 fr.; le coton et le café n'offraient guère qu'une valeur de 140,000 fr.

Sainte-Lucie, autre possession nouvellement acquise à l'Angleterre, a aussi l'avantage d'une position au vent de la Martinique et de la Guade-

<sup>1</sup> Ce sont les prix de l'arrivée dans le port, non compris par conséquent les droits d'entrée.

On doit faire la même remarque pour les valeurs des produits anglais dont il a été question plus haut, et en général pour les valeurs de toutes les importations de denrées.

loupe, et de plus celui d'un excellent port appelé le *Carénage* joint aux fortifications imposantes du morne *Fortuné*, qui le domine. Elle a quarante lieues de circuit, et est en général fertile.

Les Français et les Anglais s'étaient alternativement chassés de cette île, qui resta décidément à la France par les traités de 1763 et de 1783; mais les Anglais la reprirent en 1803. Elle leur est restée par le traité de 1814.

On avait tenté d'y faire d'abord l'entrepôt des fournitures étrangères, ensuite d'y établir des cultures coloniales, mais avec peu de succès; sans contredit, par la faute du gouvernement, puisque depuis, et sous la domination anglaise, des cultivateurs des îles voisines y ont transporté avec avantage et succès leurs capitaux et leurs ateliers.

Sainte-Lucie exportait en 1789 pour 6,000,000 de denrées en sucre, en indigo, en coton. La population était alors de deux mille cent cinquante-neuf blancs, de quinze cent quatre-vingt-huit individus de couleur libres, et de dix-sept mille deux cent vingt-un esclaves noirs.

A la même époque, cinquante sucreries occupaient seize cent trente *carreaux* ou carrés de terre, cinq millions deux cent quarante mille pieds de café, deux millions cinq cent douze mille pieds de cacaoyers, et six cent cinquante carrés de coton<sup>1</sup>. Toutes ces productions rapportaient près de

<sup>1</sup> Le carreau est une mesure agraire des colonies françaises, qui a trois cent cinquante pieds sur chacun de ses côtés; ce qui fait trois

4,000,000 de liv. tournois de revenu à ses habitans.

Sainte-Lucie a fait de nouveaux progrès depuis que l'Angleterre en est en possession. En 1812, on y comptait cinq cents blancs, trois cent cinquante gens de couleur libres, vingt-quatre mille nègres cultivateurs. Elle avait quarante mille acres de terre en culture, une navigation de deux mille tonneaux. On évaluait ses produits à cinq cent quatre-vingt-quinze mille six cent dix liv. sterl. Ses exportations allaient à trois cent trente-cinq mille quatre cents liv. sterl.; ses importations, à cent mille neuf cent quatre liv. sterling.

L'estimable auteur des *Harmonies maritimes et coloniales* dit, en parlant de cette île: « Il est pour la France du plus grand intérêt de se faire rendre cette colonie, tout à la fois agricole et militaire. » Nous ne voyons qu'une difficulté à l'exécution de ce vœu, c'est d'y contraindre l'Angleterre; car, à moins d'un échange de même valeur, elle ne cède jamais ses possessions, et tâche de ne point se mettre dans le cas d'y être contrainte.

Occupons-nous maintenant des établissemens qu'elle possède aux Indes orientales et dans les mers adjacentes. Nous parlerons d'abord de l'île Maurice, des Séchelles, et de quelques autres îles situées dans le golfe Persique, la mer Rouge et l'Océan atlantique.

mille quatre cent cinq toises carrées pour la surface d'un carreau.

On estime que le produit d'un carreau de bonne terre, bien cultivé, planté en cannes, est de trois mille quatre cent quatre-vingt-neuf livres pesant de sucre brut. C'était son produit à Saint-Domingue en 1789.

Sans la liberté du golfe Persique, le commerce anglais serait privé des débouchés que présentent les contrées méridionales de la Perse. Sous ce prétexte donc de détruire les corsaires qui infestaient ce golfe, et de trouver un point de relâche pour ses vaisseaux dans l'Océan indien, la compagnie des Indes a fait explorer le golfe; et ce n'a pas été sans succès.

Au mois de juillet 1816, le capitaine Ashley Maude, commandant du vaisseau *le Favori*, envoyé par le gouverneur de Bombay, a découvert dans le golfe Persique un groupe de sept îles qui ne se trouve sur aucune carte hydrographique, mais que les Portugais ont fréquenté autrefois. Le capitaine en prit possession au nom de sa nation. Ces îles sont réunies autour d'un banc d'huîtres à perles qui peut avoir soixante-deux lieues de long sur vingt-cinq de large du nord au sud.

Un pareil résultat n'a pu qu'encourager la compagnie à faire de nouveaux efforts pour s'assurer le domaine de cette mer; aussi est-elle déjà en quelque sorte maîtresse de la mer Rouge.

La conquête de l'Égypte par la république française, sous le commandement du général Bonaparte, avait montré aux Anglais que leurs possessions de l'Inde et leur commerce dans l'Océan qui en baigne les côtes pouvaient être compromis par la puissance qui serait maîtresse de cette belle portion de l'Afrique<sup>1</sup>. Dès-lors ils ont dû chercher

<sup>1</sup> Il faut être aveuglé par la passion, par le dégoût de son pays.

dans la mer Rouge, ou sur les côtes orientales de l'Afrique, un appui dans quelques possessions isolées, mais sûres.

La mer Rouge a donc été explorée comme l'avait été le golfe Persique : l'île de Socotora a paru aux Anglais propre à remplir leur objet ; et si l'on s'en rapporte à quelques relations récentes, la compagnie anglaise s'est rendue maîtresse de cette île, qui lui donne la clef de la mer Rouge, du commerce de l'Arabie heureuse et de la côte orientale d'Afrique.

La mer Rouge méritait l'attention que lui donnent les Anglais, non-seulement par les motifs politiques que nous venons d'indiquer, mais encore à cause de son importance commerciale. Elle est le centre d'un commerce très-étendu, indépendamment des perles qu'on y pêche. C'est là que viennent aboutir la myrrhe et les autres parfums de l'Arabie dans les ports de Djedda, d'Aden et de Moka, son ambre gris, ses chevaux, jugés les plus parfaits qu'il y ait au monde, et surtout le café de l'Yemen, si recherché sous le nom de *moka*. L'Abyssinie orientale dirige vers la même

par le mépris de sa gloire, pour ne pas apprécier tout ce que la conquête de l'Égypte présentait de grands résultats pour la France et la civilisation d'une des plus belles moitiés du monde. La haine, l'esprit de parti ont jeté de la défaveur sur cette grande expédition, dont les Anglais eux-mêmes pouvaient tirer de nombreux avantages en s'unissant à la république dans le partage des résultats qu'elle attendait : le temps apprendra aux Anglais s'ils se sont trompés, et si une monarchie turque établie en Égypte peut, à l'égal d'une puissance européenne, combattre leur redoutable rival au Levant.

mer et les ports de Souakem et de Masuah ses cotons, son ivoire, des cuirs, des grains, des bestiaux, de l'or en poudre.

Lord Valentia<sup>1</sup> fut donc chargé par la compagnie des Indes de reconnaître cette mer. Il a étendu ses recherches sur la côte d'Abyssinie, et y a fait la découverte d'îles nommées, l'une *Holac*, et l'autre *Valentia*, ainsi que de quelques autres îles moins considérables, mais où le commerce fait abonder tout ce qui est nécessaire à la vie.

Ce voyageur a vérifié que l'ancienne aversion des Abyssins pour les nations de l'Europe n'existait plus<sup>2</sup>. Les Anglais ont en conséquence établi des relations utiles avec l'Abyssinie. Ils fournissent à la côte de Masnah, pour la côte d'Habesch et les provinces intérieures, des draps d'Angleterre, des armes, des munitions, et des produits des manufactures de l'Inde ; ils prennent en retour des cuirs, de l'ivoire, de la civette, des moutons, du beurre fondu, de la poudre d'or, etc. Passons à Madagascar.

L'Angleterre n'a fait jusqu'à présent aucune tentative sérieuse pour s'y établir. Cependant les

<sup>1</sup> Le vicomte Georges Valentia fut chargé par le gouverneur général de l'Inde de parcourir la mer Rouge. Il a rendu compte de son expédition dans un voyage traduit en français, et imprimé en 1813.

<sup>2</sup> Cette partie de l'Afrique semble se présenter aux expéditions de nos armateurs, aux recherches de nos voyageurs, et aux spéculations diverses du commerce. Malgré la supériorité anglaise, les Français ne pourraient-ils pas encore y trouver place à quelques établissements ou entreprises de commerce ? Pussions-nous être entendu de nos compatriotes, si peu attentifs à leurs intérêts, ou si faciles à s'en laisser distraire par de misérables divagations !

*aujourd'hui  
Compte rendu  
nos entre  
pour le voyage  
de la mer  
mer Rouge  
lions & autres  
marchés  
français.*

baleiniers anglais, qui viennent préparer dans cette grande île les produits de leur pêche de l'océan du nord, se disposaient il y a deux ans à demander que leur gouvernement y formât sur la côte méridionale un établissement où ils pussent se livrer sans crainte à leurs utiles opérations.

Nous ignorons s'ils ont réussi dans leur demande; mais il est difficile de croire que le gouvernement anglais n'y ait point fait attention. On doit présumer qu'il en prendra occasion d'établir un fort et des magasins sur ce point de l'île; et peut-être ce fort et ces magasins seront-ils formés avant qu'on en ait connaissance en Europe.

Il en a été à peu près ainsi des îles de Tristan-d'Acunha, situées dans l'Océan atlantique méridional, au sud-ouest du Cap de Bonne-Espérance. Elles forment un archipel de quatre îles, susceptibles de bonne culture, et dont nous devons une description intéressante à M. Du Petit Thouars. Les Français pouvaient s'y établir, d'après la relation qu'en a donnée ce savant navigateur. Un Américain de l'Union en avait eu l'idée: mais les Anglais, qui craignaient que ces îles ne leur échappassent, prétextèrent (ils n'avaient pas besoin de prétexte; qui leur aurait résisté?) que la sûreté du prisonnier de Sainte-Hélène exigeait qu'ils y eussent des forces. En conséquence, ils en prirent possession en 1817. Au moment où nous écrivons, Tristan-d'Acunha<sup>1</sup> est une colonie an-

<sup>1</sup> C'est la plus grande qui donne son nom au groupe; elle a environ

glaise, protégée par un détachement de troupes, par des forts et par des batteries. *vacant & abandonné d'ya depuis 1810.*

Sainte-Hélène, dans le même océan, a aujourd'hui une tout autre importance pour l'Angleterre que celle de son commerce: c'était auparavant le lieu de relâche des vaisseaux allant de l'Inde en Europe, ou d'Europe dans l'Inde. L'Ascension, dont nous allons parler, l'a remplacée pour la relâche.

Les tables statistiques de Colquhoun donnent à Sainte-Hélène, pour l'époque de 1812, une population de dix-huit cent quarante-six Européens, sur quoi, trois cent quarante-six, tant de troupes royales que de personnes au service de la compagnie des Indes; deux mille neuf cent soixante-dix naturels de l'île, dont neuf cent soixante-dix au service de la compagnie. Total général des habitants de l'île, quatre mille huit cent seize<sup>1</sup>.

Ces forces, disproportionnées avec le peu d'étendue de cette possession, devenue si célèbre depuis, annoncent que, dans tous les temps, l'Angleterre y a mis la plus haute importance. L'île est imprenable.

Sainte-Hélène, située à 15 degrés 55 minutes de latitude sud, et à 5 degrés 49 minutes de longitude ouest de Greenwich, est à trois cent qua-

vingt lieues de tour. Ces parages sont fréquentés par beaucoup de baleiniers.

<sup>1</sup> Un recensement fait en 1801 donnait pour la population de Sainte-Hélène cinq cent quatre blancs, quinze cent soixante nègres, dont trois cent vingt-neuf libres, en tout deux mille soixante-quatre, non compris la garnison et les employés de la compagnie.

rante lieues marines du cap Nègro en Afrique, et à six cents de celui de Bonne-Espérance.

L'île a, dans sa plus grande longueur, environ dix milles anglais, et six milles et demi de large<sup>1</sup>. Sa circonférence est de vingt-huit milles, et sa surface de vingt-quatre mille arpens.

L'endroit où l'on débarque est une petite baie en forme de demi-lune, et ayant tout au plus cinq cents pas d'ouverture. Elle mène à un chemin bordé d'un côté de canons de gros calibre, et de l'autre de deux rangées d'arbres. Pour entrer dans la ville, nommée *Jamestown*, on passe sous une porte construite dans une espèce de rempart, qui forme un des côtés d'une place d'armes d'environ cent pieds en carré. On y voit sur la gauche l'hôtel du gouvernement et un corps-de-garde. L'église, située en face de la porte, est d'une architecture simple, mais élégante. Les maisons de la grande rue, qui vient aboutir à cette place, sont propres et bien bâties. Deux autres rues la traversent, où l'on voit plusieurs boutiques et plusieurs magasins bien fournis en marchandises de l'Inde et de l'Europe. Cette ville est placée entre deux très-hautes montagnes qui la dominant. Les routes par où l'on se rend dans l'intérieur de l'île sont tracées le long de ces montagnes, et sont commodes et sûres. L'île est partagée en deux parties inégales par une chaîne de montagnes. Le

<sup>1</sup> Le mille anglais est le tiers de la lieue de deux mille deux cent quatre-vingts toises.

pic de *Diane*, qui se trouve à l'extrémité d'une de ces chaînes, est le point le plus élevé de l'île; il a deux mille six cent quatre-vingt-douze pieds au-dessus du niveau de la mer. Il y a un assez grand nombre de sources d'eaux vives et limpides qui coulent de ces montagnes; mais elles ne forment que de faibles ruisseaux par leur exigüité.

A environ une lieue de la ville est la maison du gouverneur<sup>1</sup>; elle est agréable, et entourée de riantes et belles plantations. L'air de l'île est en général bon, et rarement le thermomètre s'élève à *Jamestown* au-dessus de 21 degrés; mais la chaleur, réfléchi par les coteaux, s'élève, à certaines expositions, au degré de celle de la presqu'île de l'Inde.

On croit que l'île recèle des mines de fer. On y trouve une pierre susceptible d'un beau poli, et qui pourrait être employée à la lithographie<sup>2</sup>. Le sol de l'île de Sainte-Hélène est en général gras et argileux; sa qualité, jointe à la température du climat, le rend également propre aux productions de l'Europe et de l'Inde. On y trouve plusieurs espèces de bois et d'arbres précieux transportés de l'Inde. Le beau gommier surtout, qui est toujours vert, et d'où découle une gomme aromati-

<sup>1</sup> Hudson Lowe, gouverneur de cette île, s'est rendu célèbre par sa dureté, sa surveillance inquisitoriale et minutieuse, qui éloigne de Sainte-Hélène les navires anglais venant d'Asie, et les force à se rendre à l'île de l'*Ascension*, dit M. Beaumont de Brivasac. *De l'Europe et de ses colonies*, tome 2, page 159.

<sup>2</sup> On assure que des personnes attachées à la suite de Bonaparte s'occupent en effet sous ses yeux de lithographie, et qu'elles y emploient cette pierre.